

LE BEFFROI DES EFFROIS

Je m'appelle Guillaume, comme le conquérant qui est parti en 1066 de Saint Valéry sur Somme histoire de montrer aux Anglais qu'on n'avait pas besoin d'un tunnel pour aller leur rendre visite. J'ai 12 ans. Comme le Normand, je possède le goût de l'aventure et de la bagarre. Mais déjà, je sens bien que vous ne me croyez pas. Il paraît que je parle trop. "

"Tu ferais mieux de te taire avant de dire des bêtises", disent mes professeurs. N'empêche que je vous jure que je ne raconterai pas de mensonges si je vous dis que je me souviendrai toute ma vie de la visite de notre classe au Beffroi de Rue.

Ce jour-là, Monsieur Lemaître, notre professeur, était entré dans la classe avec un sourire aussi grand que si ça avait été la veille des vacances:

— Rangez vos cahiers et mettez-vous en rang devant la porte. Aujourd'hui, on va visiter le Beffroi.

C'était un après midi de mai. Le ciel était si bleu que les mouettes elles-même n'en croyaient pas leurs yeux. Il soufflait du nord-ouest une petite brise qui sentait déjà l'été et personne n'avait envie de travailler. Je trouvais que c'était dommage d'aller s'enfermer quand il faisait un temps à courir dans la forêt de Crécy, mais c'était toujours mieux que de rester en classe devant une interrogation écrite.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on est une classe assez "vivante", comme dit Monsieur Lemaître quand il n'arrive plus à se faire entendre. Sur le chemin de l'école au beffroi, Valérie tirait les nattes de Blandine, Angéline se disputait avec Karine, Wilfrid et Pierre avait organisé un concours de croche-pied avec Xavier. Comme d'habitude, Monsieur Lemaître se contentait de répéter "Guillaume, tiens toi tranquille" sans même prendre la peine de se retourner pour voir que je ne faisais rien.

Sur la place du village, les manèges de la Ducasse avaient rabattus leurs bâches vertes sur les avions, les auto-tamponneuses et les stands de tir. Moi, j'espérais seulement que la visite ne durerait pas trop longtemps et que notre professeur accepterait de nous lâcher à la foire avant quatre heures et demi.

Devant le beffroi, on s'est tous remis en rang dans l'ordre et la discipline, tandis que Monsieur Lemaître entraînait seul prévenir le gardien de notre arrivée. Quand il est ressorti, il était accompagné d'une espèce de nain, mi-gnome mi-monstre, au visage verdâtre balaféré de grandes marques noires et tout habillé de trous dans un gilet noir qui lui tombait sur le derrière comme une queue d'hirondelle. Son pantalon rayé de grand-père tire-bouchonnait sur d'énormes chaussures en crocodile plus pointues que des bottes de cow-boy, et ne tenait à sa taille qu'à l'aide d'une paire de bretelles jaune fluo aussi large que ma main. Moi, je n'arrivais pas à détacher mon regard de ses deux immenses oreilles d'un vert glauque de marais, deux oreilles si longues et si pointues qu'il était impossible de croire qu'elles appartenaient à un être humain.

La créature a grimacé un sourire en ouvrant la porte du beffroi. Aussitôt, ce fut la cavalcade. Une cavalcade de gloussements et de rires, une bousculade effrénée à coups de poings, à coups de pieds et à coups de genoux pour mettre au plus vite la plus grande distance possible entre lui et nous. La voix de monsieur Lemaître qui résonnait dans les couloirs ajoutait encore à notre excitation.

— Revenez! revenez! Enfin, ne soyez pas stupides!

Nous nous précipitâmes dans l'escalier comme une bande de moutons affolée par un jeune chien, montâmes quatre à quatre les escaliers, en poussant des cris de frayeur pour rire, poursuivis par le monstre et la voix du professeur.

— Allons mettez-vous en rang! Du calme! Du calme, sinon on rentre immédiatement à l'école! Guillaume!

Le pauvre monsieur Lemaître pouvait bien s'égosiller. Un jour ordinaire, nous aurions fini par lui obéir pour lui faire plaisir, mais ce jour là, l'été pointait son nez, la Ducasse montait ses manèges sur la place et le gardien du beffroi sortait tout droit des "Aventures de Freddy" ou de "Vendredi 13" : Cela faisait beaucoup pour que nous nous conduisions comme un jour ordinaire.

Nous avons grimpé ainsi, hurlant comme des sauvages et rigolant comme des bossus, jusqu'à la salle la plus haute du beffroi. On entendait la voix de Monsieur Lemaître cavalier à nos trousses dans l'escalier. Il allait finir par nous rattraper, et, comme d'habitude, ce serait encore moi qui ferait les frais du chahut. C'est vrai, chaque fois qu'on fait des bêtises tous ensemble, c'est moi qui écope. Quand je proteste, on me répond qu'on ne prête qu'aux riches... Alors, sans réfléchir, j'ai poussé les deux battants de la lourde porte de chêne et je les ai coincés à l'aide d'une barre de fer qui coulissait dans le mur.

— Ouvrez, a tambouriné Monsieur Lemaître derrière la porte, je vous ordonne d'ouvrir immédiatement cette porte. Guillaume, je te préviens, si tu n'ouvres pas immédiatement cette porte, c'est dans le bureau de monsieur le directeur que tu iras t'expliquer.

Il était tellement en colère que si on avait ouvert à ce moment là, il aurait été capable de punir tout le monde, y compris Maxime, le chouchou. J'ai tenu bon. Il valait mieux attendre qu'il se calme un peu.

—Parfait, s'est calmé le professeur, puisque vous ne voulez rien entendre, restez donc où vous êtes. Je visiterai seul le beffroi. J'ai remarqué en entrant d'admirables armures que je serai ravi d'examiner sans être dérangé par une horde de gamins déchaînés.

Il y a eu un grand silence. Pierre et Xavier ont retenu Maxime qui aurait bien voulu faire la visite avec le professeur, puis on a entendu les pas de Monsieur Lemaître redescendre l'escalier.

— Ho la la, qu'est-ce qu'on va prendre, a dit Isabelle.

— Si je suis collé mercredi, je ne pourrais pas aller à la pêche avec Papy, a dit Marc.

— C'est bien fait pour vous, à dit Maxime. Vous vous conduisez comme des enfants. Vous serez tous collés.

On lui a fait remarquer que d'abord il était normal pour des enfants de se conduire comme des enfants. Si lui voulait se conduire comme un petit vieillard, c'était son problème. Ensuite, on lui a expliqué que si monsieur Lemaître collait tout le monde, il le serait aussi. Maxime a eu l'air tout surpris à l'idée qu'il pourrait écoper d'une retenue. Ca ne lui était jamais arrivé. Il s'est mis à pleurer tout doucement. Pas comme un chouchou qui pleure pour se faire plaindre, mais avec de vraies larmes, de vraies grosses larmes de chagrin. En fait, je crois qu'il avait bien envie de voir les armures. On était un peu ennuyés, alors on l'a laissé pleurer pour ne pas avoir l'air et j'ai proposé qu'on arrête de faire les andouilles.

— Maintenant, monsieur Lemaître soit être calmé, j'ai dit. On va aller le retrouver. Maxime lui expliquera qu'on a eu peur du gardien. Si c'est Maxime qui explique, il ne dira rien. D'accord, Maxime?

Maxime a reniflé qu'il était d'accord. J'ai tiré la barre de fer et c'est au moment où on a voulu ouvrir la porte avec Bruno qu'on s'est aperçus qu'on était enfermés. On a eu beau s'y mettre tous ensemble. Rien à faire. Pas moyen de sortir!

Au début, on ne s'est pas trop inquiétés. On a pensé que monsieur Lemaître voulait nous donner une leçon et qu'il allait bientôt venir nous délivrer. On s'est calmés en discutant par petits groupes à voix basse comme si on avait été dans une église. Maxime reniflait tout seul dans son coin.

A quatre heures, on a entendu sonner la cloche du beffroi Pas de Monsieur Lemaître... Quatre heures et demi... Cinq heures... Cinq heures et demi... C'était énervant cette cloche qui n'arrêtait pas de sonner au-dessus de nos têtes comme pour nous faire comprendre que le temps qui passait n'arrangeait rien!

A six heures, on a commencé à avoir vraiment peur. Xavier est monté sur les épaules de Pierre pour atteindre le bord de la fenêtre et il s'est mis à hurler de toutes des forces:

— Au secours! Au secours!

On s'est tous mis à hurler avec lui.

— Au secours! Au secours!

Ca faisait un tel raffut que même les oiseaux de Marquenterre auraient dû nous entendre et pourtant, quand on s'est arrêtés de crier, on n'a rien entendu d'autre qu'un silence. Un grand silence. Un énorme silence lourd et massif comme une porte de prison, un silence si vrai que, même dans ses rêves les plus magiques, Monsieur Lemaître n'aurait pu en imaginer d'aussi parfait.

Angéline s'est mise à pleurer et toutes les filles ont suivi. Les garçons aussi... Même moi. J'avais tellement peur que ça ne me dérangeait même pas de pleurer devant les filles.

— C'est de la magie, a dit Bruno. On est pris dans un piège, on va tous mourir ici...

Il venait de dire tout haut ce que chacun d'entre nous osait à peine penser. Le soir tombait doucement, la lumière baissait dans la pièce. Au loin, très loin dehors, montait la musique vivante des manèges de la Ducasse. Tout le monde était à la fête, - les professeurs, les parents, les gendarmes... - et nous, nous commençons à deviner des monstres et des fantômes dans les moindres recoins d'ombre des murs.

Alors, Maxime s'est levé.

— Vous n'êtes que des trouillards, a-t-il annoncé d'une voix étrangement ferme. D'un geste, il nous a fait signe de nous asseoir en rond et il a commencé à raconter. Pour une fois, on a oublié qu'il était le chouchou et on l'a écouté.

Il y a quelques années, a commencé Maxime, mon grand frère, Maxence, est venu lui aussi avec sa classe visiter le beffroi. Et sa classe était une vraie classe de sauvages, une classe qui ne voulait croire à rien et se moquait toujours de ceux qui veulent

apprendre. Au cours de la visite, le guide fatigué que personne ne l'écoute s'arrêta soudain devant un mur de brique, prit un air tragique et raconta d'une voix ténébreuse la légende des 13 nains de Rue:

— Voici le mur dans lequel, en 1313, 13 nains atteints d'une terrible maladie contagieuse furent emmurés vivants, expliqua le guide, espérant par une histoire fantastique retenir quelques instants l'attention des élèves. Depuis ce temps, et encore de nos jours, chaque vendredi 13, l'esprit des nains quitte le mur et vient hanter le beffroi.

Toute la classe qui avait écouté un court instant impressionnée par le ton du guide se mit à ricaner. Seul mon frère osa poser une question intelligente:

— Comment se fait-il qu'on ait pu emmurer des nains en 1313, donc au quatorzième siècle, puisque le beffroi ne date que du quinzième? demanda-t-il

Le guide lui lança un sourire complice mais n'eut pas le temps de répondre. Toute la classe avait entouré Maxence et le poussait contre le mur.

— Va leur demander aux nains, toi qu'es si malin, chouchou, lèche-botte, fayot..." J'en passe et des meilleures que vous connaissez fort bien... Mon pauvre frère s'arc-bouta de ses deux mains à plat contre le mur pour éviter que les plus cruels de ses camarades ne l'obligeassent à embrasser la brique du beffroi à l'endroit même où le guide prétendait que les nains avaient été emmurés.

Là, Maxime s'interrompit un instant pour ménager le suspens et goûter l'effet de son "obligeassent". Il raconte bien, Maxime, mais il ne peut pas s'empêcher de nous en mettre plein la vue avec des verbes que personne ne connaît. Ou voulait-il en venir, avec son histoire de nains. On y arrivait.

Le lendemain, reprit le conteur, mon frère arriva à l'école les deux mains bandées. A ceux qui l'interrogèrent, il raconta à contre-cœur qu'il avait passé une très mauvaise nuit, peuplée de cauchemars plus horribles les uns que les autres. A son réveil, ses mains étaient gonflées de pus, couvertes de croûtes dégoûtantes. Tout laissait penser qu'il avait attrapé la maladie des nains maudits. Si le mal s'étendait, nul doute qu'il n'avait plus très longtemps à vivre... Toute la classe détestait Maxence, mais pas au point de le laisser mourir... Il fut donc décidé que ceux qui l'avaient forcé à toucher le mur retournerait la nuit même au beffroi interroger l'esprit des nains et demander pardon.

Cette nuit-là, on vit des fenêtres s'ouvrir en silence aux maisons de Rue, des ombres furtives glisser le long des gouttières et des formes silencieuses escalader les murs des jardins. Ceux dont les chambres étaient au rez-de-chaussée lancèrent des cordons à ceux qui habitaient les étages et tous furent exacts au rendez-vous. A minuit devant le beffroi. Rue, désert, dormait sans se douter de ce qui se tramait. Les chats eux mêmes avaient préféré ne pas sortir ce soir-là qui, le détail a son importance, était justement un vendredi 13...

Par chance, la porte du beffroi avait été mal fermée. La bande entra sur la pointe des pieds. A la queue leu, les enfants marchèrent dans les couloirs à la lueur vacillante d'une bougie et arrivèrent enfin devant le fameux mur. Là, un cri d'horreur s'étrangla dans leurs poitrines. Le mur était rouge, rouge de sang frais suintant et dégoulinant de la brique. Un étrange rayon balaya l'obscurité, tandis que de partout montaient des cris et des râles, des grincements lugubres de chaînes, des ricanements et des plaintes. C'était à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Les imprudents, pétrifiés de terreur, n'osaient bouger. Alors l'esprit des nains parla d'une voix sourde et caverneuse:

— Si vous voulez sauver votre ami de notre terrible malédiction, posez ensemble vos deux mains à plat sur le mur où nous fûmes suppliciés. Sinon, votre ami mourra dans d'atroces souffrances qui pourtant ne seront rien comparées au remords qui vous rongera tous, bien longtemps après que son corps sera redevenu poussière...

Alors, comme hypnotisés, tous posèrent à plat leurs paumes sur le mur rougi de sang et s'enfuirent en tremblant sans demander leur reste.

Maxime s'interrompit une seconde fois. On l'écoutait tous la bouche ouverte sans oser faire le moindre mouvement, un peu comme les élèves de la classe de Maxence avaient dû écouter l'esprit des nains devant le mur maudit. Et après? Qu'est-ce qui était arrivé, après? Maxime prenait son temps. Il souriait comme jamais je ne l'avais vu sourire.

Le jour suivant, termina Maxime, tous les élèves qui étaient allés au beffroi arrivèrent à l'école en cachant leurs mains dans leurs poches. Malgré tous leurs efforts, aucun savon n'avait pu venir à bout de la tache infernale.

— Vous devriez essayer le white spirit ou l'essence de thérébenthine, leur conseilla mon frère. Pour la peinture, c'est ce que je connais de plus efficace.

Et comme ils hésitaient encore à croire qu'ils avaient été bernés par le chouchou, il ajouta que le guide possédait un bel assortiment de projecteurs, un très bon magnétophone et une extraordinaire collection de bruitages d'horreur...

Silence. La cloche du beffroi égrena les neuf coups de neuf heures. L'histoire de Maxime était bien jolie, bien rassurante aussi, tous comptes faits, mais elle ne nous disait pas qui nous avait enfermé et de quelle manière nous allions réussir à nous évader. Tout au plus son récit nous avait-il permis d'oublier un peu nos propres malheurs en tremblant à des histoires de monstres de carton-pâte dignes du train fantôme de la Ducasse.

— Tout problème possède sa solution, conclut Maxime avec une belle assurance. Toutes les histoires, même les plus fantastiques finissent toujours par trouver leur explication.

J'aurais été à deux doigts de le croire, et tous les autres avec moi, si Marc ne s'était levé à ce moment. Il avait sorti de sa poche un petit bout de fer blanc comme un morceau de boîte de conserve qu'il brandissait sous le nez du premier de la classe.

— Et ça, monsieur qui sait tout, interrogea Marc, tu peux me dire ce que c'est, ça?

Maxime regarda l'objet avec la moue satisfaite de celui qui ne se laisse pas piéger aussi facilement.

— Ca, c'est une plaque militaire de la guerre de 14. Les hommes devaient toujours la garder sur eux de manière à ce qu'on puisse les identifier s'ils mourraient au combat.

— T'as gagné, reconnut Marc. T'as perdu aussi, ajouta-t-il aussitôt en nous montrant l'objet. Ca, c'est un porte-bonheur. Vous voyez l'éraflure, là? C'est un éclat d'obus. Si mon grand père n'avait pas eu cette plaque sur la poitrine, il serait mort en 1917, mon grand-père ne serait pas né, ni mon père, et moi, je ne serais pas ici à écouter un je-sais-tout.

— Hasard, jeta Maxime avec dédain, simple hasard...

— Un hasard? reprit Marc comme s'il allait se mettre en colère. Alors explique moi un peu ce hasard là, monsieur qui est tellement intelligent. Ecoute un peu:

Pendant toute une semaine, je vais à la pêche et je ne ramène rien. Mais ce qui s'appelle rien. Bredouille. Bredouille de bredouille... Evidemment tout le monde se moque de moi: "Dis donc, Marc, tu devrais appâter avec des lacets, tu finirais peut-être par prendre une vieille paire de godasses..." Un matin, je suis tellement triste que ma grand-mère me fait signe de venir la voir. D'une petite boîte, elle sort ce petit bout de fer enveloppé dans un papier de soie et elle me le donne. "Tiens, elle me dit, c'était à mon père à moi. Ton papy s'en sert de temps en temps pour aller à la pêche. Ca porte bonheur. Tu me le rendras ce soir." Ca ne coûte rien d'essayer. Je colle le bout de ferraille dans ma poche et je file dans les marais. Que je sois changé en crapaud si je mens, à peine j'ai trempé mon fil que les poissons accourent. D'abord du gardon, d'accord, ensuite de la perche. Je passe à la truite. A midi, j'en ai huit. A cinq heures, assez pour fournir toutes les poissonneries de Saint Valéry à Fort Mahon. Ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin. Je monte pour le brochet avec une ligne en béton et un hameçon comme un pieu. Depuis l'ouverture, tout ce que le canton compte de cannes a repéré un brochet digne de la première page du Courrier Picard. Si je dois le prendre, c'est aujourd'hui, je me dis. Je lance ma ligne, j'attends et, dix minutes plus tard, voilà que l'eau commence à bouillonner. Mon gros est de sortie. Il tourne autour de ma ligne. Je retiens mon souffle. Et toc, il mord. Franc, carré! Je le ferre, il file. Je le laisse filer. Il se fatigue, je le tire. Il file, je tire. Doucement, centimètre par centimètre, je l'amène à portée de main. Il est énorme. Je l'engage dans l'épuisette. Maintenant, je suis sûr de mon coup quand, d'un grand coup de queue, le brochet qui faisait le mort replonge à l'eau. Un quart d'heure on s'est bagarré, lui à moitié dans l'air, moi à demi dans l'eau! Quand je crois le tenir, crac, il pète ma ligne et fiche le camp sans dire au-revoir...

— Tu vois bien que le porte-bonheur ne sert à rien, interrompit Maxime. Il t'a simplement permis de reprendre confiance en toi, et voilà pourquoi ta pêche a été meilleure ce jour-là...

— Le premier truc que tu devrais apprendre, si tu veux vraiment devenir intelligent, répondit alors Marc à Maxime, c'est qu'avant de donner la réponse, il vaut mieux que toute la question soit posée. Parce que mon histoire, c'est maintenant qu'elle commence à devenir intéressante.

Le soir, quand mamie réclame son porte-bonheur, pas moyen de mettre la main dessus. Envolé le porte-bonheur! J'essaie de gagner du temps en prétextant que je dois tout de suite aider maman à préparer mes truites, mais maman ne veut pas des mes truites. "Pas ce soir" elle dit. On passe à table et voilà que maman apporte un brochet. Un magnifique brochet. Mon brochet à moi. Papy, tout fier, plisse des yeux en regardant mamie: "Et sans patte de lapin, qu'il dit, à la loyale. Les amulettes de bonnes femmes, c'est bon pour les pêcheurs du

dimanche". Maman sert le brochet et dedans, qu'est-ce qu'on trouve dedans? Parfaitement, le porte-bonheur! "Oh flûte, dis maman, je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas le voir en vidant le poisson." "Nom de dieu, dit grand père, voilà pourquoi l'animal s'est jeté sur ma ligne comme s'il avait été aimanté!" Mamie rigole. Elle me tend la plaque militaire. "Toi, à ton âge, dit-elle à grand père, t'as déjà eu ton compte de bonheur et tu n'as plus besoin d'amulettes de bonnes femmes, comme tu dis. Le Marc, ça peut lui servir, à lui..." Et elle me donne le porte-bonheur.

Alors, monsieur qui trouve des explications à tout, qu'est ce qu'on dit à présent.?

Maxime a baissé le nez. Il se tait. Même s'il avait une explication, personne ne voudrait l'entendre. C'est tellement évident que le monde est plein de mystères qui ne s'expliquent pas. La cloche du beffroi sonne dix heures. La petite lumière inutile de la sortie jette sur nos visages fatigués une lueur verdâtre. Si on pouvait, on s'endormirait en espérant se réveiller à la fin du cauchemar. On n'est même pas certains que demain il fera jour et soudain...

Soudain, Isabelle pousse un cri.

— Une souris!

C'était une souris grise et tranquille à l'oeil philosophe, à peine étonnée de rencontrer toute une classe dans son domaine. Elle fit trois petits tours aux pieds d'Isabelle et fila vers le mur où elle disparut.

— Un passage! Elle veut nous indiquer un passage, s'écria Bruno. Et il se précipita contre le mur pour en tâter les moindres aspérités.

— C'est cela, dit Maxime. Après le Brochet qui rapporte les porte-bonheur, voilà souris qui vient nous indiquer la sortie du beffroi. Et puis quoi encore? Un passage secret pendant que vous y êtes. On nage en plein délire. Si vous voulez mon avis, vous êtes tous en train de perdre la tête.

Et en disant ses mots, il s'était appuyé contre le mur qui pivota soudain dans son dos ouvrant, comme on pouvait s'y attendre, un passage secret. Maxime resta un instant hébété à l'entrée du tunnel. J'allais me précipiter pour y entrer quand Pierre et Xavier me retinrent par le bras.

— Tu es fou! Tu ne sais même pas où ça mène! Ce peut être dangereux!

— Et alors? leur répondis-je, vous préférez rester enfermés ici?

— Et si c'était un piège?

Un piège... On était déjà dedans, bouclés depuis dix heures à tourner en rond. Je me suis souvenu d'une histoire que m'avait raconté autrefois mon oncle Albert. Quand il était enfant, un jour qu'il jouait dans la forêt de Crécy, il était tombé par hasard au fond d'un trou. Un trou tellement profond que, malgré tous ses efforts, il lui était impossible d'en sortir seul. Il avait hurlé jusqu'à la nuit en espérant qu'on l'entendrait Soudain, à la nuit tombée, une corde avait dégringolé jusqu'à lui dans un froissement de feuilles. L'oncle Albert n'était pas du genre à se torturer les méninges. Il avait grimpé sans se demander qui avait bien pu lancer la corde. Ensuite, il avait vu une lumière briller entre les arbres. Il avait marché vers elle, mais plus il avançait, plus la lumière reculait. C'est ainsi qu'il arriva bientôt à la maison forestière du poteau de Nouvion où il avait laissé son vélo. L'oncle Albert était sauvé.

Ce n'est que quelques semaines plus tard, quand il avait lu dans le journal que les gendarmes avaient arrêté de dangereux braconniers dans la forêt que l'oncle Albert avait compris ce qui s'était passé. Il avait été sauvé par des bandits qui craignaient qu'un gamin perdu sur leur terrain de chasse ne leur attire des ennuis. De cette aventure qu'il aimait raconter, mon oncle Albert avait gardé la conviction que le monde est bien plus compliqué qu'on croit. Un bandit peut vous rendre service tout aussi naturellement qu'un honnête homme peut vous plonger dans la misère. Il disait que ce n'est pas quand on est dans le pétrin qu'il faut s'occuper de la propreté de la main qu'on vous tend... J'aime bien mon oncle Albert, même si je ne comprends pas toujours tout ce qu'il cherche à m'expliquer. Y a des gens qui comprennent avec leur tête, moi, ce serait plutôt avec mes pieds.

— Moi, j'y vais, j'ai dit. De toute façon on n'a rien à perdre. Personne ne viendra plus nous chercher ici.

— Moi, je te suis, à dit Marc. J'ai mon porte-bonheur.

Tous les autres ont suivis un par un, même Maxime qui a fini par comprendre qu'il serait vraiment stupide de rester tout seul enfermé devant une porte ouverte.

Nous avons avancé à tâtons en nous tenant par les épaules pour ne pas nous perdre. Parce que je m'appelle Guillaume et que mon nom évoque l'aventure et le courage, mes camarades m'avaient désigné pour marcher en tête. De temps en temps des voix s'élevaient dans mon dos.

— Guillaume, tu vois quelque chose?

— Guillaume, on arrive bientôt?

— Guillaume, tu sais où on est?

A tous, je répondais que tout allait bien. Chaque fois que mes mains butaient à un mur, le mur s'ouvrait devant moi. Mes camarades imaginaient que je les guidais, ils me faisaient confiance. En vérité, j'étais encore plus aveugles qu'eux. C'est cela, j'étais le guide aveugle d'un groupe d'ignorants dans un monde de portes qui s'ouvraient et se fermaient comme par magie. A quoi bon leur raconter que je n'y comprenais rien? Avouer que j'étais aveugle ne les aurait pas rendu plus courageux. Il fallait avancer...

Je ne sais combien de temps nous avons marché. On n'entendait plus la cloche du beffroi. La nuit, les heures et les secondes sont aussi noires les unes que les autres. Soudain, il me sembla que nous étions arrivés au bout du voyage. Nous étions dans une pièce très haute et entièrement fermée. Le chemin qui nous avait conduit s'était refermé derrière nous et aucun autre ne semblait devoir s'ouvrir. Une voix familière résonna alors au-dessus de nos têtes.

— Enfin vous voilà! Vous en avez mis du temps à me retrouver!

Perché à trois mètres au-dessus du sol, Monsieur Lemaître alluma son briquet. Jamais nous n'avions été aussi contents de le revoir.

— Je suis tombé dans cette oubliette en manipulant la lance d'une armure, nous avoua-t-il. J'ai dû rester sans connaissance pendant un bon moment, puis j'ai essayé de grimper. Mais à chaque fois que je m'agrippe à une pierre, elle cède sous mes doigts, aussi molle qu'une poignée de porte! J'ai bien failli abandonner, mais quelque chose me disait que je devais persévérer.

Sacré monsieur Lemaître! Il était tombé dans la salle de commande de tous les passages secrets du beffroi. C'est lui qui avait ouvert sans le savoir notre chemin. Il nous avait aidé en essayant de se sauver... J'aurais pu tout lui expliquer, mais il est tellement rare qu'un cancre sache quelque chose qu'un professeur avoue ignorer que j'ai préféré me taire. C'est drôle, mais depuis que je sais que Monsieur Lemaître ne sait pas tout, j'ai beaucoup plus confiance en lui.

— Monsieur! Monsieur! Regardez!

Maxime avait découvert quatre pierres, toutes identiques, aux quatre coins de la pièce. Sur la première on avait gravé un "E", sur la seconde on lisait un "X", on devinait un "I" sur la troisième et la quatrième portait un "T".

— Exit! dit Maxime. C'est de l'anglais, ça veut dire sortie!

— C'est du latin, corrigea le professeur et ça veut dire "il sort". Guillaume, Pierre, Xavier et Bruno, appuyez chacun sur une pierre en même temps.

Nous avons obéi et un nouveau passage secret s'est ouvert devant nous.

C'était un tunnel différent de tout ceux que nous avons empruntés jusqu'à présent. L'air qu'on y respirait était plus frais et portait les échos d'une musique de fête. Bientôt, on entendit des cris de frayeur, mais ces cris là ne nous impressionnaient pas. Une araignée géante tomba du plafond et tout le monde hurla de rire.

— Attention! cria le professeur qui marchait en tête.

Dans un hurlement de ferraille, un chariot passa en trombe. J'eus juste le temps d'y reconnaître mon père, ma mère et l'oncle Albert avec sa fiancée. Plus de doute, le souterrain de l'oubliette rejoignait le train fantôme de la Ducasse.

Minable, le train fantôme, avec ses squelettes, ses vampires et ses murs de cartons... Tout juste bon à effrayer les grandes personnes! Nous n'avons pas résisté au plaisir de nous cacher pour regarder passer nos parents qui hurlaient de peur. C'est Monsieur Lemaître qui rit le plus fort quand il vit filer sous son nez le directeur de l'école aux prises avec une mygale en caoutchouc qui avait élu domicile sur son crâne.

Dans le coin le plus sombre du manège, un homme déguisé bondissait sur les clients et leur tirait des cris qui nous comblaient d'aise. Il s'aperçut de notre présence et vint vers nous. D'abord méfiant -sans doute pensait-il avoir à faire à des resquilleurs, il sourit dès qu'il nous eut reconnu.

— Alors, dit-il en se penchant vers monsieur Lemaître, ça vous a plu, la visite du beffroi? J'espère que vous avez bien remis la clé dans la boîte aux lettres. Je m'excuse ne pas vous avoir accompagné, mais mon cousin qui tient le train fantôme avait besoin d'un aide ce soir. Son fils qui tient habituellement le rôle du squelette est parti au service militaire.

J'avais reconnu tout de suite à ses deux immenses oreilles le gardien qu'on avait pris pour un monstre au début de l'après-midi.

— C'était super, M'sieur, j'ai dit. Et pour les machines à faire peur, vous devriez donner des conseils à votre cousin. Sans blague, c'est champion, votre affaire.

Alors le monstre a mis son doigt sur sa bouche et j'ai compris qu'il ne fallait rien dire.

Je vous ai raconté cette histoire aujourd'hui parce que je sais que vous savez garder un secret. Gardez le bien. Monsieur le Maire ne serait peut-être pas très content d'apprendre que le gardien du beffroi a transformé le plus vénérable édifice de Rue en un train fantôme...

© Dominique Lemaire 1990